

MARIE-CHRISTINE PIOFFET



La tentation
de l'épopée
dans les *Relations* des jésuites



SEPTENTRION

Extrait de la publication

LA TENTATION DE L'ÉPOPÉE

Les Nouveaux Cahiers du CELAT font état des travaux et des activités scientifiques menés et organisés par les chercheurs du Centre d'études interdisciplinaires sur les lettres, les arts et les traditions. En lançant cette collection d'ouvrages, le CELAT entend se donner un moyen privilégié pour participer aux débats de fond traversant le champ des sciences humaines et sociales, de même que pour approfondir la compréhension de la société qu'il étudie.

Le CELAT

Directeur du centre

Laurier Turgeon

Directeur de la collection

«*Les Nouveaux Cahiers du CELAT*»

Réal Ouellet

Comité éditorial

Marc Angenot (McGill University)

Jean Bazin (École des Hautes Études en Sciences sociales)

Marie Carani (Université Laval)

François-Marc Gagnon (Université de Montréal)

Barbara Kirshenblatt-Gimblett (New York University)

Khadiyatoullah Fall (Université du Québec à Chicoutimi)

Bogumil Jewsiewicki-Koss (Université Laval)

Jocelyn Létourneau (Université Laval)

Henri Moniot (Université de Paris VII)

Réal Ouellet (Université Laval)

Robert St. George (University of Pennsylvania)

Rien T. Segers (Rijksuniversiteit te Groningen)

Laurier Turgeon (Université Laval)

Marie-Christine Pioffet

LA TENTATION DE L'ÉPOPÉE
DANS LES *RELATIONS*
DES JÉSUITES



SEPTENTRION

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada ainsi que la SODEC de l'aide accordée à notre programme de publication.

Illustration de la couverture : « Les sauvages vont s'établir à la Prairie de la Magdeleine avec les François ». *Narration de la mission du Sault depuis sa fondation jusqu'en 1686* par le père Claude Chauchetière, manuscrit conservé aux Archives dépt. de la Gironde, série H Jésuites.

Mise en pages : Folio infographie

Si vous désirez être tenu au courant des publications
des ÉDITIONS DU SEPTENTRION
vous pouvez nous écrire au
1300, av. Maguire, Sillery (Québec) G1T 1Z3
ou par télécopieur (418) 527-4978
ou consulter notre catalogue sur Internet:
<http://www.ixmedia.com/septentrion>

© Les éditions du Septentrion
1300, av. Maguire
Sillery (Québec)
G1T 1Z3

Diffusion Dimedia
539, boul. Lebeau
Saint-Laurent (Québec)
H4N 1S2

Dépôt légal – 3^e trimestre 1997
Bibliothèque nationale du Québec
ISBN 2-89448-086-5

AVANT - P R O P O S

VASTE ENSEMBLE NARRATIF de quelque cinquante volumes rédigés de 1611 à 1672¹, les *Relations* des jésuites offrent aux lecteurs de l'époque des renseignements inédits sur les mœurs amérindiennes et les débuts de la colonisation française en Amérique du Nord. Les rapports annuels des missions, dont la publication fut attendue outre-Atlantique « avec quelque passion² », suscitent encore aujourd'hui l'enchantement. Par-delà sa valeur documentaire si souvent évoquée, cette œuvre d'une exceptionnelle richesse se révèle un terrain d'investigation propice à l'analyse littéraire. S'il est vrai que la production des jésuites, souvent tributaire des hasards de la route, n'est pas exempte de maladroites, certaines pages paraissent dignes de figurer dans les meilleures anthologies de la prose du XVII^e siècle. Que l'on songe aux *Relations* de Paul Lejeune, à plusieurs descriptions de Jérôme Lalemant ou même de Jean de Brébeuf, la vivacité du style, l'accumulation des procédés de rhétorique montrent bien que la rédaction de ces annales était plus qu'un devoir ecclésiastique envers le supérieur de la communauté.

Par leurs préoccupations formelles et leur souci répété de plaire au lecteur, les missionnaires se conforment aux préceptes de saint François Xavier qui enjoint les membres de l'ordre en terre étrangère de ne rien négliger dans la composition de leurs rapports :

Le difficile métier de relateur

LES RELATEURS RAPPELLENT à plusieurs reprises les contraintes dans lesquelles il leur faut rédiger leurs comptes rendus. Au terme de la *Relation* de 1636, Paul Lejeune confesse avoir « tracé fort à la haste » son récit, « tantost en un endroit, tantost en un autre ; quelquefois sur les eaux, d'autre fois sur la terre » (*RJ*, 1636, p. 76). Ces conditions difficiles rendant la composition du récit aléatoire n'étaient pas exceptionnelles si l'on croit ce commentaire de Gabriel Druillettes et de Claude Dablon : « Voicy un petit Journal de toutes nos routes, escrit, tantost sur le dos d'un rocher au bruit des saults, tantost au pied d'un arbre, quand il s'en trouvoit d'assez gros, pour nous deffendre, par l'ombre de son tronc, des rayons du Soleil, qui sont icy presque insupportables » (*RJ*, 1661, p. 13). La même année, Paul Lejeune cherche aussi à obtenir l'indulgence devant l'aspect décousu de son récit étant donné le « peu de temps » qu'il lui « reste avant le depart du Vaisseau » (*RJ*, 1661, p. 31).

« Que vos lettres soient écrites avec assez de soin pour que nos Frères de Goa les puissent envoyer en Europe afin d'y servir de témoignage de notre zèle dans ces contrées, et des succès que la divine miséricorde daigne accorder aux humbles travaux de notre petite compagnie³ ». Héritiers d'une longue tradition épistolaire qui valut aux jésuites de nombreux appuis à travers le monde, les comptes rendus annuels des missions ont subi depuis leur création jusqu'à leur suppression d'importantes mutations. Il convient d'abord de distinguer, à la suite de Léon Pouliot, la lettre de Gabriel Lalemant, strictement confidentielle, du reste de la collection, destinée à la publication⁴. Ouvrage de controverse autant que de propagande, la *Relation* de 1611⁵ jouit également d'un statut particulier dans l'ensemble de la correspondance. Trop de révélations compromettantes rompent avec les conventions établies au sein de

la Compagnie de Jésus. Sans doute Pierre Biard n'avait-il pas encore pleinement mesuré la portée de son récit. Il en va de même pour les premières lettres de Paul Lejeune, qui se présentent d'abord sous la forme d'un journal de voyage, laissant une large place aux péripéties de la traversée et à la description du territoire exploré. Mais l'ampleur imprévue de la *Relation* de 1633 contraint le chroniqueur à subdiviser l'année suivante son récit en chapitres. Délaissant la chronologie diégétique au profit d'une distribution thématique de la matière, le compte rendu des missions imite en cela la présentation des ouvrages scientifiques. Que cette conversion délibérée survienne au moment précis où le narrateur reconnaît pour la première fois le caractère public de son rapport ne nous semble pas fortuit : « j'escris à une personne, *quæ ordinabit me charitatem*; les autres qui verront cette Relation par son entremise, me feront la mesme faveur » (*RJ*, 1634, p. 87).

Cette prise de conscience ne va pas sans affecter l'orientation du récit. Il revient peut-être à Yvon Le Bras d'avoir le mieux établi chez Paul Lejeune la distinction entre les premières *Relations* consacrées à l'exploration du pays et les *Relations* subséquentes, où le jésuite « confiné dans sa résidence de Notre-Dame-des-Anges à Québec ou dans celle de la Conception à Trois-Rivières, laisse à d'autres le soin de s'aventurer dans les “grands bois” ». Si la première *Relation* de Brébeuf, axée sur la description de la Huronie et de ses habitants, de même que certains extraits du reste de la série, semble s'inscrire dans le sillage du récit de découverte, la majeure partie de l'œuvre des jésuites s'apparente à la littérature de séjour. Après le parcours des lieux géographiques et la présentation sommaire des Sauvages⁷, le lecteur peut suivre l'itinéraire du missionnaire en Nouvelle-France, qui prend des allures de « chemin de croix⁸ ».

Quelles que soient les épreuves traversées, les rapports annuels ne parviennent pas à s'affranchir du modèle de la littérature de voyage. À l'instar des explorateurs qui les ont précédés en Amérique du Nord, les jésuites s'attachent à dresser l'inventaire des particularités du pays et des mœurs amérindiennes. On ne doit donc pas se surprendre s'ils interrompent fréquemment le récit de leurs aventures par des observations de toutes sortes, en invoquant pour toute

justification la satisfaction des lecteurs : « J'ay creu que ce seroit une curiosité assez raisonnable de vouloir sçavoir en cecy leurs coutumes et les formalitez de leurs droicts » (*RJ*, 1648, p. 7), explique Paul Ragueneau avant de s'étendre sur les pratiques juridiques des Hurons. Trait symptomatique de l'écriture « vagabonde » des missionnaires, ces digressions traduisent un va-et-vient entre l'exposé didactique et la chronique événementielle. De cette double modalité discursive résulte une indécision dans la composition. Aussi la configuration relationnelle adoptée en 1634 sera-t-elle constamment remise en question. Le découpage du récit n'élimine pas la « bigarure » (*RJ*, 1646, p. 50) de certains chapitres et la distribution des séquences narratives paraît souvent arbitraire : « je coucheray en ce lieu une histoire assez remarquable » (*RJ*, 1650, p. 36), annonce Paul Ragueneau sans pouvoir établir de lien logique avec ce qui précède. Incapable de respecter les balises qu'il s'est fixées, Paul Lejeune, imité plus tard par Brébeuf, Lemerrier, Vimont et Lalemant, conclut la plupart de ses *Relations* par un « Journal des choses qui n'ont peu estre couchées sous les Chapitres precedens » (*RJ*, 1634, p. 57). Reflet d'une ambivalence, l'oscillation de la fragmentation thématique au déroulement chronologique disparaît presque à partir de 1649, au moment où les ordres descriptif et narratif tendent à se confondre. Cette fusion coïncide, au dire de Guy Laflèche, avec « la débâcle de la nation huronne et le carnage universel personnalisé dans le massacre des missionnaires de la Huronie⁹ » et se maintiendra jusqu'au débarquement du régiment de Carignan, qui marque la fin de la domination iroquoise. Hautement dramatisés, les affrontements armés entre Français et tribus rebelles monopolisent alors presque toute l'attention des chroniqueurs, passant sous silence nombre de détails relatifs au développement de la colonie. En regard de la mort d'Antoine Daniel, de Jean de Brébeuf et de Gabriel Lalemant, Jérôme Lalemant juge les événements survenus dans les « pays d'en bas¹⁰ » si dérisoires qu'il décide de suspendre « le cours des Relations ordinaires [...] dont la continuation sans relasche, particulièrement dans la rencontre d'une Relation si extraordinaire des pays d'en haut, pourroit sembler importune et affectée » (*RJ*, 1649, p. 2).

Tournés vers les rapports franco-iroquois, les jésuites de 1649 à 1665 ne ferment pas pour autant les yeux sur les curiosités exotiques qui s'offrent à eux. On ne peut pas accuser Paul Lejeune de manquer complètement de pittoresque lorsqu'il décrit l'anse de Tadoussac : « La Nature luy a donné une assez belle entrée, et l'a abrié contre les vents, de hauts rochers et de terres fort relevées qui l'environnent. Ce Port est au dessous de Kebec, esloigné d'environ quarante lieuës » (*RJ*, 1652, p. 11). François Lemercier ne paraît pas non plus insensible aux charmes du pays iroquois, en dépit des tensions qui opposent ses habitants aux Français et à leurs alliés (*RJ*, 1665, p. 11). Sans constituer un prototype de la littérature de voyage, les rapports annuels de cette époque mouvementée présentent encore plusieurs similitudes avec les écrits de Léry, de Cartier, de Champlain ou de Sagard. Il suffit de penser aux nombreux passages où le récit se confond avec le journal d'une expédition¹¹ pour s'en convaincre.

Entre la relation de découverte et la relation de séjour, on le voit, les frontières sont plutôt ténues. Les différences tiennent moins à la sélection de la matière qu'à la manière de la traiter. Loin de se refuser toute remarque ethnographique, les auteurs après 1634 se trouvent contraints de pousser plus loin la réflexion en ce domaine, ainsi que l'affirme Paul Lejeune : « Je ne pretends pas réitérer ce que j'ay dit autresfois » au sujet des coutumes amérindiennes, « mais j'ay dessein d'adjouster seulement ce que j'en ay appris de nouveau » (*RJ*, 1637, p. 52)¹².

Les attentes divergentes des lecteurs placent ainsi les chroniqueurs devant un constant dilemme, qui les force à sacrifier la connaissance du Nouveau Monde aux contraintes de la brièveté, à privilégier l'anecdotique au détriment de tout effort d'exhaustivité. En effet, le pacte qui lie les jésuites au destinataire des *Relations* est multiple : il repose autant sur l'instruction que l'admiration, comme le rappelle François Lemercier en cet avant-propos :

On verra par la suite de cette Relation, l'impression extraordinaire que ces grands soins [prodigués par les missionnaires] ont fait sur l'esprit de tous ces peuples, et j'ose bien dire qu'on y trouvera des

choses assez considerables pour edifier tout ensemble, et contenter ceux qui aiment à s'instruire de ce qui se passe dans les païs estrangers (*RJ*, 1670, p. 3).

Comment mieux exprimer la double finalité de cette œuvre, qui se situe au confluent de l'apologie et du discours didactique? Loin que ces deux desseins se manifestent toujours simultanément, la propagande prime le plus souvent l'entreprise épistémologique. Dès 1635, Paul Lejeune se défend bien de rivaliser avec ceux qui l'ont précédé en Nouvelle-France : « Je ne prétends pas décrire tout ce qui se fait en ce pays, ains seulement ce qui tend au bien de la foy et de la Religion » (*RJ*, 1635, p. 4). En affichant ainsi ses visées, le jésuite suit une fois de plus les recommandations de saint François Xavier sur la manière de rédiger les comptes rendus des missions : « que ces lettres satisfassent tout le monde, si c'est possible, et qu'elles portent chacun à rendre hommage à Dieu et à sa sainte Église; enfin elles ne doivent donner à personne aucune occasion légitime de blâme ou d'interprétation fâcheuse¹³ ». Dans cette perspective de valorisation missionnaire, la censure de certains événements paraît aller de soi. Comment pourrait-on s'étonner dès lors de voir les disciples d'Ignace de Loyola passer sous silence leurs différends avec les récollets et certains dirigeants politiques? C'est sans doute cette propension à l'apologie qui particularise le mieux les *Relations* dans le vaste champ de la littérature de voyage et qui l'incline tout naturellement à la manière épique.

De nombreux chercheurs ont justement pressenti cette parenté entre l'épopée et les annales des jésuites. Mais observer intuitivement la vision embellie et esthétisée que nous livrent les relateurs est une chose, c'en est une autre de traquer systématiquement tous les traits épiques de cette œuvre majeure de la littérature française. Telle est la voie que nous nous sommes tracée dans le présent ouvrage.

Au terme de ce travail, c'est un agréable devoir de reconnaître ma dette envers tous ceux qui m'ont soutenue. Je tiens tout d'abord à exprimer ma plus vive gratitude envers M. Réal Ouellet qui m'a insufflé son enthousiasme pour les écrits des jésuites. Durant cette

longue gestation, ses remarques avisées et son intérêt jamais démenti furent pour moi une source constante de motivation. Mes sincères remerciements s'adressent également à MM. Rémi Ferland, Alban Baudou et Jean-Philippe Beaulieu dont les observations m'ont permis d'éviter un certain nombre d'écueils. Je ne saurais enfin passer sous silence les encouragements que j'ai reçus des membres de ma famille, tout particulièrement de ma mère et de ma sœur Dominique.

NOTES

1. Il existe en réalité des *Relations* postérieures à cette date, mais elles restèrent longtemps inédites, en raison d'un interdit papal. Sur les causes exactes de cette interruption de la publication, on se reportera à l'ouvrage de Léon Pouliot, *Étude sur les Relations des Jésuites de la Nouvelle-France (1632-1633)*, Paris, Desclée de Brouwer & Cie, 1940, p. 9-15.
2. *Relations des jésuites* (RJ, dans la suite du texte), Montréal, Éditions du jour, 1972, 1640, p. 1. Dans toutes les citations, nous avons scrupuleusement respecté la graphie ancienne telle qu'elle apparaît dans le texte original. Ce parti pris ne va pas toutefois sans certains inconvénients. Compte tenu de la flexibilité de l'usage, le lecteur moderne ne devra pas s'étonner de voir, au fil des *Relations*, de nombreuses variantes orthographiques.
3. *Lettres de François Xavier*, cité par Camille de Rochemonteix, *Les Jésuites et la Nouvelle-France au XVII^e siècle*, t. 1, Paris, Latouzey et Ané Éditeurs, 1895, p. IX.
4. Léon Pouliot, p. 8.
5. Racontant le voyage des jésuites en Acadie de 1611 à 1613, ce récit ne fut publié que trois ans plus tard. Aussi est-il souvent désigné comme la *Relation* de 1616.
6. Yvon Le Bras parle des « relations de découverte » par opposition aux « relations de séjour », *L'Amérindien dans les Relations du père Paul Lejeune (1632-1641)*, Québec, les Éditions de la Huit, 1994, p. 24.
7. À l'instar des jésuites, nous utilisons ce terme, pour désigner les Amérindiens, au sens étymologique de « sylvestre, habitant des forêts » (*Le Robert. Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, 1992).
8. Le rapprochement est d'Yvon Le Bras (*L'Amérindien dans les Relations du père Paul Lejeune*, p. 25).

9. *Relation de 1634 de Paul Lejeune. Le Missionnaire, l'apostat, le sorcier*, Montréal, les Presses de l'Université de Montréal, 1973, p. XXIV.
10. L'expression servait alors à désigner le territoire de la vallée du Saint-Laurent et les missions situées plus au nord, par opposition à la région des Grands Lacs, où vivaient les Hurons.
11. À cet égard, les rubriques des chapitres suivants sont assez éloquentes : « Voyage du Pere Simon le Moine dans le païs des Iroquois Onnontaehronons » (*RJ*, 1654, p. 11). « Voyage du père Joseph Chaumonot et du Pere Claude Dablon, à Onontagué, païs des Iroquois Superieurs » (*RJ*, 1656, p. 7). « Journal du premier Voyage fait vers la Mer du Nord » (*RJ*, 1661, p. 13). « Journal du second voyage d'un Pere de la Compagnie de Jesus au lac de Saint Barnabé » (*RJ*, 1665, p. 13).
12. Jérôme Lalemant va plus tard dans le même sens : « Mon dessein n'est pas de redire icy, ce qui se peut trouver dans les precedentes Relations ou dans les autres Livres qui ont desja traité de ce sujet, mais seulement de suppleer au defaut de certaines circonstances sur lesquelles j'ay reconnu qu'on desiroit quelque satisfaction » (*RJ*, 1639, p. 50).
13. *Lettres de saint François Xavier*, cité par Camille de Rochemonteix, p. X.

INTRODUCTION

DEPUIS HOMÈRE, LE GENRE ÉPIQUE s'est imposé dans presque toutes les cultures comme récit primordial. La plupart des théoriciens y voient l'ancêtre du roman, la forme initiale de la narrativité¹. Malgré son caractère inaugural et sa fortune littéraire, l'épopée, sujette aux variations et aux caprices du temps, résiste à une description formelle et rigoureuse ; elle renvoie à des structures fluides et instables. Au premier abord, les liens de parenté entre le *Maha-Bharata*, l'*Iliade*, la chanson des *Nibelungs* et le *Paradis perdu* semblent plutôt ténus. Aussi, les multiples tentatives de définition, sous peine de tomber dans les catégories fourre-tout, se heurtent à l'étonnante mobilité du genre. Si les traditionalistes l'assujettissent au modèle homérique et par conséquent aux lois de la versification², les plus laxistes lui font embrasser toute œuvre narrative de transmission orale, qu'elle soit écrite en vers ou en prose³. L'argument guerrier souvent présenté comme un trait universel de la poésie héroïque ne fait pas non plus l'unanimité ; Marmontel affiche clairement sa dissidence par rapport à la conception militariste du genre en préconisant simplement le choix d'une « action intéressante et mémorable⁴ ». Le consensus sur la masse verbale⁵ que comporte l'épopée ne tient plus à la lumière des travaux de Paul Zumthor, qui reconnaît l'existence de formes courtes dont la balade comme une « réalisation de la macro-forme épique⁶ ».

Daniel Madelénat attribue ces hésitations conceptuelles non seulement à l'évolution générique, mais encore à la « multiplicité virtuelle des critères » invoqués (longueur, thèmes guerriers, style élevé, visée didactique ou morale, etc.)⁷. Il semble qu'il faille aussi y voir la conséquence directe d'un flottement terminologique entre épique et épopée. Sans doute doit-on donner raison à Paul Zumthor qui reprend la distinction de Staiger entre « l'*épopée* comme forme poétique culturellement conditionnée, donc variable, et l'*épique*, classe de discours narratif relativement stable, définissable par sa structure temporelle, la position du sujet et une aptitude générale à assumer une charge mythique qui l'autonomise par rapport à l'événement⁸ ». Ainsi, l'épos dépasse l'épopée et peut tout aussi bien se développer dans d'autres genres discursifs tels que le roman, le théâtre ou même la poésie lyrique⁹.

Derrière la pluralité des manifestations littéraires soumises à l'évolution et aux goûts ambiants, « l'épicisme¹⁰ » du texte se reconnaît par la permanence de procédés, figures ou constructions. Toujours selon le médiéviste, on ne peut « mettre sérieusement en doute l'existence d'un modèle sous-jacent commun à toutes les formes de chant épique¹¹ ». En effet, la plupart des théoriciens s'accordent sur le caractère impersonnel de la parole épique. Fidèle à la tradition aristotélicienne¹², Hegel fait de l'objectivité du rhapsode une loi absolue : « Le poète en tant que *sujet* doit s'effacer devant ses créations, doit même disparaître. Ce qui doit être apparent, c'est le produit et non pas le poète¹³. » Dans la même optique, Daniel Madelénat présente le narrateur comme « à la fois omniscient et objectif¹⁴ ». La matière autobiographique des *Relations* semble, à première vue, rendre caduc tout rapprochement avec l'épopée. Fortement teintés par la subjectivité du narrateur centré sur ses préoccupations quotidiennes, les rapports annuels des jésuites s'écartent d'évidence du style d'Homère et de Virgile. Faut-il pour autant renoncer à notre hypothèse de départ ? Nullement, nous entendons bien résoudre cette aporie.

D'abord précisons qu'il n'existe pas d'équivalence stricte entre épopée et énonciation historique. L'*Odyssée*, pour citer une œuvre des plus connues, comporte de nombreux passages où Ulysse raconte

lui-même une partie de ses aventures. De même, le troisième chant de l'*Énéide* est pris en charge par le héros éponyme. Mieux encore, Jean-Marie Schaeffer, citant Ruth Finnegan, révèle l'existence de nombreux « poèmes épiques [...] qui sont de part en part à la première personne, l'exécutant s'identifiant au héros¹⁵ ». Rappelons aussi que la première épopée latine écrite en hexamètres dactyliques portait le titre d'*Annales* et racontait la deuxième guerre punique à laquelle l'auteur, Ennius, avait lui-même participé. Quant à l'impartialité souhaitée de l'aède, on aurait tort d'y voir une loi absolue, tant l'histoire littéraire nous fournit de nombreux contre-exemples. Lucain inonde sa *Pharsale* de commentaires personnels, nous livre ses états d'âme et ses impressions. Qui plus est, Horace met en garde les poètes contre les effets d'une froideur excessive :

Ce n'est pas assez que les poèmes soient beaux : ils doivent encore être pathétiques et conduire à leur gré les sentiments de l'auditeur [...].

Si voulez que je pleure, commencez par ressentir vous-mêmes de la douleur¹⁶.

Ainsi donc, la subjectivité n'exclut pas la dimension épique des *Relations* (1633, p. 43-44). Loin de se confiner dans l'autobiographie, les missionnaires embrassent l'histoire de la colonie tout entière. Aux « temps forts » de l'histoire (changement de gouverneur, tremblement de terre, éclipse, guerre, épidémies, etc.), les jésuites débordent leur fonction de chroniqueurs et adoptent cette perspective transcendante. On assiste à l'éclatement du cadre narratif du récit, au « je » et au « nous » narrant succède un « il » impersonnel¹⁷. Derrière le focalisateur homodiégétique¹⁸, se profile fréquemment le point de vue d'un observateur omniscient, d'une pseudo-conscience historique capable d'évaluer la portée des faits racontés.

Plus nuancé sur l'adéquation entre genres et personnes grammaticales, Gérard Genette semble donner raison aux « généticiens » sur « l'affinité éprouvée entre l'épique et le passé¹⁹ » reculé. Conclusion analogue de Bakhtine qui insiste sur le principe de la distance temporelle :

La double portée du discours des jésuites

RÉDIGÉES SOUS FORME DE COMPTES RENDUS annuels consacrés aux progrès des missions, les *Relations* étaient expédiées au père provincial, qui en était le destinataire officiel. C'est à lui que les jésuites s'adressent expressément dans la lettre d'envoi ou à défaut dans les formules liminaires et la conclusion de leurs rapports, même si les marques d'épistolarité se font rares dans le corps du texte. Il est vrai que le supérieur n'est pas le seul lecteur visé, puisque les jésuites comptent sur la diffusion de leurs écrits pour gagner des appuis à leur cause. Plusieurs passages traduisent l'ambiguïté conative de la chronique jésuite à la fois publique et privée: «Puisqu'il faut payer le tribut annuel, qu'exige de nous, non seulement V. R. mais aussi un grand nombre de personnes de vertu, de merite et de condition, qui se vont interessant dans les affaires de la Nouvelle France, comme dans celles de Dieu; je commenceray [annonce Paul Lejeune] par la joye que nostre Seigneur a versée dans nos cœurs à l'arrivée de la flotte» (*RJ*, 1636, p. 1). Non moins conscient de la double portée de son récit, Jérôme Lalemant sollicite «les prières de tous les gens de bien», de ses «Peres et Freres» ainsi que celles de sa «Reverence» (*RJ*, 1664, p. 1-2). Que les chroniqueurs en appellent explicitement à d'éventuels bienfaiteurs, qu'ils dépassent souvent les limites de la narration épistolaire par l'accumulation d'anecdotes ou le découpage en chapitres, leur intention de propagande ne parvient pas à faire oublier complètement les obligations scripturaires qui les lient d'abord aux membres de leur communauté: Paul Lejeune éprouve ainsi le besoin de justifier sa prolixité: «Je n'escry plus une lettre, mais un livre, tant je suis long: ce n'estoit pas mon dessein de tant escrire; les feuillets se sont multipliés insensiblement» (*RJ*, 1633, p. 43-44).

Le monde épique est coupé par la distance épique absolue du temps présent : celui de l'aède, de l'auteur et de ses auditeurs [...]. Jamais l'épopée ne fut un poème sur l'actualité, sur son temps, et ne devint un poème sur le passé que pour la postérité²⁰.

Dans les *Relations*, la presque simultanéité entre le temps du récit et les événements narrés paraît, à première vue, contraire à la perspective épique. Mais une lecture plus attentive montrera que les chroniqueurs se démarquent de leur époque au moyen de constantes allusions historiques et mythologiques. Les comptes rendus annuels des jésuites, à l'instar des « chants épiques héroïsans à la gloire des contemporains²¹ » que relève Bakhtine,

transfèrent sur les événements et les hommes de leurs temps une forme épique accomplie, autrement dit, ils transfèrent sur eux la forme chronotopique du passé, les font participer aux mondes des « pères », des « commencements », des « sommets », ils les canonisent en quelque sorte de leur vivant²².

Amalgamée à l'histoire ancienne, la chronique coloniale prend un aspect « fini », parachevé, et les faits décrits s'en trouvent par le fait même valorisés. En assimilant les pionniers de la Nouvelle-France aux premiers apôtres (*RJ*, 1658, p. 19), aux croisés (1660, p. 3) ou aux « anciens Romains » (1665, p. 3), les relateurs maintiennent l'illusion d'une distance hiérarchique entre les « Canadiens » et les lecteurs.

De tels rapprochements mettent en évidence un besoin de transfigurer les événements et de les intégrer aux grands moments de l'histoire universelle. Cette vision transcendante se manifeste aussi dans une propension à l'anticipation. Quelles que soient leurs épreuves, les missionnaires posent le triomphe du christianisme comme un *a priori*. Au reste, comme l'affirme Mikhaïl Bakhtine, l'épopée tend au discours prophétique²³, qui permet l'héroïsation du protagoniste.

En célébrant d'avance la fortune de leur œuvre, les jésuites ne s'auto-glorifient-ils pas ? Les prospections qui viennent clore bon nombre des relations annuelles traduisent une volonté de fixer dans la mémoire collective de prétendus exploits. S'il est vrai que l'épopée,

selon la formule de Bakhtine, « se situe aux antipodes de l'actualité », le récit au présent peut néanmoins aménager des effets de distanciation :

Bien entendu, nous pouvons percevoir « notre temps » comme héroïque et épique en nous plaçant du point de vue de sa signification historique, à distance, comme vu de loin dans le temps (non pas loin de nous, les contemporains, mais à la lumière de l'avenir)²⁴.

Tel est bel et bien le point de vue qu'adoptent les relateurs par leurs aspirations, leurs espoirs de conquêtes maintes fois répétés, mais aussi, nous le verrons plus loin, par leur imagination visionnaire alimentée des Prophètes et de l'Apocalypse.

On ne saurait cependant aborder les procédés de l'épopée sans prendre en considération la question incontournable de son mode de transmission vocale. Bien qu'il s'agisse du « genre poétique oral le mieux étudié jusqu'ici en tant que tel²⁵ », les recherches approfondies sont relativement récentes sur le sujet. Aristote et Quintilien n'en soufflent mot. Quant à Hegel, c'est à peine s'il traite de la présentation de la poésie héroïque. Il faut attendre la deuxième moitié du xx^e siècle pour que les chercheurs se penchent sérieusement sur les procédés et les contraintes de la récitation épique. Destinée à être transmise par la voix, l'épopée partage les traits stylistiques et linguistiques de toute poésie orale qui intègre dans la structure du discours,

les indices redondants de sa fonction « phatique » : digressions prospectives, rétrospectives, justificatives, stases ornementales, apostrophes, exclamations, questions rhétoriques, passage du *il*, *eux*, au *je*, au *vous*, usage des présentatifs tels que *voyez*, *écoutez*, schématisation descriptive, énumérations²⁶.

À quoi il faudrait ajouter, pour être exhaustif, l'emploi du style formulaire, de même qu'une prédisposition aux accumulations paratactiques.

Genre scripturaire, la relation de voyage — ou plus exactement de séjour — s'écarte bien entendu de la tradition orale et, sur le plan stylistique, peut difficilement soutenir la comparaison avec

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	7
Introduction	15

PREMIÈRE PARTIE

POINT DE VUE ET STYLE ÉPIQUES

1	Une vision nostalgique du passé	37
	De l'histoire au mythe	43
	Le miroir intertextuel	46
	L'imagination visionnaire	52
2	L'éclatement de la focalisation	61
	Des témoins en mal d'absolu	63
	Le discours prophétique	71
3	Les procédés figuratifs	81
	La prolifération des comparaisons et des métaphores qualitatives	82
	Les fauves	84
	Les canidés	87
	Oiseaux, ovins et cervidés	93
	Les images valorisantes	95
	L'hyperbole comme mode de représentation	97
	La dramatisation du paysage	102

DEUXIÈME PARTIE
LES COMPOSANTES ÉPIQUES DU RÉCIT

4	De l'apostolat à la « guerre sainte »	113
	Une thématique guerrière	114
	De la conquête des âmes à l'occupation du territoire	117
	L'appel sous les drapeaux	120
5	Une représentation épique de la guerre	127
	De l'éloquence militaire	130
	L'euphorie guerrière	132
	Les affrontements massifs	133
	Les causes obscures du conflit	137
	La description stéréotypée des batailles	138
	Une débauche de sang et de violence	143
	Les exploits individuels	146
	L'issue positive des combats	149
	Les coups de théâtre	150
	Une perspective traditionaliste	152
6	L'amplification épique	161
	La riposte manquée des hommes de Fleury	164
	Deux escarmouches iroquoises à travers le regard partial de Paul Lejeune	165
	La sublimation de la victoire par Barthélémy Vimont	168
	L'occultation de la défaite huronne par le « martyr » d'Antoine Daniel	169
	La sauvegarde miraculeuse de quelques Français encerclés par les Iroquois	172
	Quand la chronique de guerre verse dans l'apologie	175
	Le séisme de 1663 : incident ou cataclysme ?	181
	La conversion de la campagne désastreuse de 1666 en une mission accomplie	185

7	L'inscription du surnaturel	193
	Le merveilleux comme ressource incantatoire	195
	La protection divine	197
	La puissance des prières	200
	Le pouvoir des rites	202
	Les châtiments divins	205
	Présages, rêves et visions	208
	Les machinations du diable	214
	Les voies du surnaturel	216
8	Le protagoniste des <i>Relations</i> : un simulacre d'homme	227
	La Nouvelle-France entre le désir et la hantise de l'utopie	228
	La masse oubliée	231
	Des héros au visage de marbre et au « cœur de fer »	236
	La voie héroïque : un trajet linéaire que nul obstacle ne peut infléchir	241
	Des portraits « à fleur de peau »	245
	Des discours convergents	250
	Conclusion	269
	Bibliographie	279
	Appendice	293

COMPOSÉ EN ADOBE GARAMOND CORPS 11.5
SELON UNE MAQUETTE RÉALISÉE PAR JOSÉE LALANCETTE
ET ACHEVÉ D'IMPRIMER EN SEPTEMBRE 1997
SUR LES PRESSES DE AGMV
À CAP-SAINT-IGNACE
POUR LE COMPTE DE GASTON DESCHÊNES
ÉDITEUR À L'ENSEIGNE DU SEPTENTRION